

## ***Nomade*, récit autobiographique de Mila Younes**

**Mila Younes, *Nomade*, récit autobiographique, Les Éditions David, Ottawa, 2008, 352 pages**

Marguerite Andersen

---

Number 144, Summer 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40790ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Andersen, M. (2009). Review of [*Nomade*, récit autobiographique de Mila Younes / Mila Younes, *Nomade*, récit autobiographique, Les Éditions David, Ottawa, 2008, 352 pages]. *Liaison*, (144), 58–58.

MARGUERITE ANDERSEN

LIVRE PASSIONNÉ ET PASSIONNANT, malheureusement pas toujours sans défauts. Toutefois, j'aimerais d'abord complimenter l'auteure de sa grande sincérité de femme, nomade berbère, sur le chemin de la quête identitaire. Et il ne s'agit point de recherche égocentrique mais plutôt de celle d'une place féminine juste et libre dans le monde. La quête de Mila Younes est multiple, ses combats le sont : droits des femmes, meilleure justice sociale, protection de l'environnement.

La narratrice naît à Paris, de parents cafetiers kabyles, hôteliers immigrés en France après la Deuxième Guerre mondiale. Naturellement, les valeurs des parents et celles de leurs enfants sont sources de conflits. À 24 ans, Mila s'évade, se tourne vers le continent nord-américain, choisissant le Québec comme terre d'accueil. Elle doit y faire face aux difficultés de tout immigrant ; ses repères volent en éclats. Parfois, elle désespère, tournant en rond « comme un poulet qu'on vient de décapiter », vieille métaphore de son enfance durant laquelle elle a dû être témoin de tels procédés.

Les gens qu'elle croise, au Québec et sur la côte du Pacifique, l'assistent et lui révèlent un pays multiculturel accueillant. Puis il y a la nature, cette immense nature canadienne, qui, pour elle, devient une source de plaisir et de force naturelle.

Les relations personnelles lui importent. La mère qui ne veut pas que la fille s'en aille, les maris — il y en a deux — qui profitent de leur position supérieure, les enfants qui déterminent les actions de la mère. Mila choisit d'abandonner un premier enfant, un garçon, mais choisit de partager la garde du deuxième, une fille, avec le père. C'est ce choix qui

l'amène en Colombie-Britannique. Ses choix éveillent des souvenirs littéraires ; Mme Bovary qui n'aime pas tellement son enfant, Colette qui laisse sa fille à sa mère, toutes ces artistes qui refusent la maternité, de Virginia Woolf à Simone de Beauvoir. Younes, elle aussi, maintient que l'instinct maternel n'est pas le seul instinct de l'être humain, homme ou femme : son deuxième mari s'occupe très bien de sa fille.

Ses récits, *Ma mère, ma fille, ma sœur* et *Nomade*, content deux parties de sa vie. À la fin du deuxième, l'auteure annonce qu'il y aura une suite qui parlera de la réconciliation entre les différents instincts, les diversités culturelles et aussi les hommes et les femmes qui, après tout, tissent l'identité de chacun et chacune de nous.

Et c'est parce qu'elle va continuer à écrire que je tiens à conseiller ma collègue. Son manuscrit à venir méritera sans doute de faire l'objet d'un soin que les deux autres n'ont pas toujours trouvé. Il va falloir que Mila travaille avec une personne experte et qu'elle se soumette à la critique de celle-ci. Elle ne devrait pas se contenter des conseils d'un/e réviseur/e capable d'apercevoir vite les fautes d'orthographe ou de grammaire, mais écouter plutôt quelqu'un qui aime l'écriture, la vraie, celle qui permet de faire partie d'une littérature. Cette écriture-là a des règles que le réviseur de *Nomade* n'a pas su ou n'a pas voulu reconnaître.

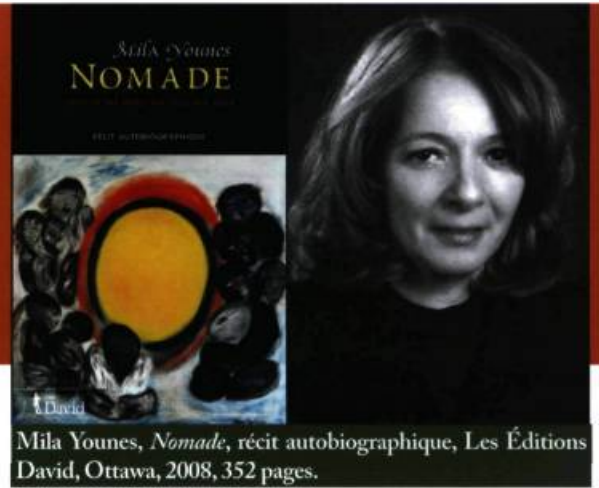
Généralement parlant, un paragraphe devrait offrir une certaine unité de pensée ou de composition. Or, nombreux sont, chez Younes, les paragraphes où elle saute d'un événement à l'autre, d'une idée à l'autre ; le lecteur s'y perd. De plus, l'auteure devrait respecter la règle de choisir le mot juste. Il me semble mala-

droit de parler d'un harmonium se trouvant le long d'un mur ou de qualifier, dans un même paragraphe, une œuvre artistique de toile, de dessin et de tableau. Et, depuis quand sabre-t-on une bouteille de vin ?

Je me dois de mentionner l'emploi du passé simple : Nous nous *mariâmes*, nous *échangeâmes*, *fûmes* accueillis, et *repartîmes*... Voyons ! Personne ne parle plus ainsi. Le passé simple creuse un fossé littéraire entre la narratrice et son public. Oh ! On peut écrire *dit-il* et *fit-elle*, de temps à autre, pour être court, mais pas plus. Younes veut-elle par l'emploi d'un temps démodé même dans l'écriture, surtout dans ses formes du pluriel, souligner que le manque de liberté des femmes est une chose du passé ? Je ne crois pas.

Car c'est avec une habileté toute particulière qu'elle pose des questions nous concernant : Comment ne pas être en colère face à la souffrance des femmes ? Le droit à la parole n'est-il pas le droit d'exister ? Justice et bonheur, où êtes-vous ? C'est ce questionnement légitime qui fait la valeur du livre de Mila Younes. ||

*Marguerite Andersen (Ph. D. de l'Université de Montréal) a été directrice du Département des langues et littératures de l'Université de Guelph. Elle est écrivaine avec une quinzaine de livres à son crédit et éditrice de la revue Virages. Elle vit à Toronto. Elle a été finaliste au Prix du Gouverneur général 2004 pour son roman Parallèles, publié chez Prise de parole. Elle est lauréate du prix des lecteurs de Radio-Canada 2009 pour son roman Le figuier sur le toit, publié aux Éditions L'Interligne.*



Mila Younes, *Nomade*, récit autobiographique, Les Éditions David, Ottawa, 2008, 352 pages.